

Chapitre Cinquième

L'armée romaine en marche

Le coteau boisé qu'ils avaient choisi comme point d'observation, parut tranquille, bien caché et silencieux.

La route sortait d'un bois de jeunes chênes et après un virage serré filait droite au fond de la vallée – large à cet endroit ce qui était insolite – entre des champs d'orge et d'olivettes, et allait se perdre, venant de Beil Tala dans un bois touffu de caroubiers et de vignes redevenues sauvages.

Tout autour le paysage était désert. Seul un homme à cheval sur un âne gris et robuste la parcourait dans la fraîcheur du petit matin, incitant sa bête à grands coups de rênes mais en silence, comme s'il avait peur qu'on entende sa voix. Seuls le vol et le cri des oiseaux remplissaient l'air. En haut, comme suspendu au ciel, un milan tournait lent et noir.

« Tu penses qu'ils vont bientôt arriver ? »

« Qui sait !... Mais oui ! Celui qui nous a averti, d'habitude ne se trompe pas. Hier il les a vu ranger leurs affaires et un marchand – tu sais un de ceux qui trafiquent avec les romains – lui a confié qu'il avait su par un centurion que la légion prendra cette route pour aller à Hébron et fera probablement étape par ici ».

« Mais on ne les voit pas encore ! »

« Patience, Zacharie ! Patience ». Le zélote Josué qui avait une grande expérience des embuscades et d'attentes énervantes, eut un petit rire, « Les romains sont ponctuels et précis comme... » Il s'arrêta cherchant une comparaison que l'autre put comprendre, « ...tiens, comme les prêtres quand ils mesurent les dîmes ».

« Autant ? » feignit de s'étonner l'ébionite qui, tout en étant très fidèle à la Loi comme tous ceux de sa secte, n'avait pas en grande estime les officiants du Temple. « Je ne croyais pas qu'il y en avait d'autres comme eux. »

« Oui... ce n'est pas pour rien que les familles des grands prêtres et les kittim s'entendent ».

Les deux judéens s'étaient postés au bord du précipice qui surplombait la vallée, sur une sorte de terrasse, assez haute et à l'abri pour ne pas être vus d'en bas, mais suffisamment pour pouvoir suivre distinctement les mouvements de l'ennemi dont ils attendaient le passage.

Ils prenaient garde que le vent provenant du fond de la vallée ne remue pas trop les branches du buisson derrière lequel ils s'étaient cachés et les mette à découvert ; avec précaution, chacun son tour, ils sortaient un peu la tête pour épier la route là où elle sortait du virage.

« Tu verras, ils ne viendront pas. » Zacharie était le plus impatient des deux. Rapide et audacieux lors des assauts, il n'avait pas encore acquis le calme et la patience nécessaires dans les embuscades.

« Tiens-toi tranquille, hérétique. Au lieu de tant parler, essaie de le demander à ton messie. Lui il le saura, puisqu'il est ressuscité » dit Josué en se moquant tout simplement de lui.

« Tu ne dois pas parler de lui comme ça » protesta d'une voix chagrinée l'ébionite et il aurait continué à défendre ses convictions, si à ce moment-là, n'étaient apparus soudain deux soldats, circonspects, silencieux et armés d'arc et de flèche. D'après leurs vêtements, il était évident que c'étaient deux auxiliaires iduméens.

Ils avançaient des deux côtés de la route, en regardant attentivement autour d'eux. Et derrière eux venaient comme un essaim dans la vallée d'autres troupes légères de mercenaires. Peut-être une centaine. En sortant par groupes du bois, ils se répandirent à travers les champs d'orge, tournant autour des troncs des oliviers, descendirent fouiller les fossés qui séparaient les champs, pointèrent leurs armes de l'autre côté des murets. Une dizaine environ avançait la tête droite, le regard tendu vers les flancs en surplomb des deux versants de la montagne qui enserraient la vallée – surtout celui où étaient embusqués les deux judéens, qui était le plus proche de la route – prêts à saisir le moindre mouvement d'hommes ou d'animaux au milieu des buissons ou entre les anfractuosités.

Quand ils eurent parcouru tout le long bout de route jusqu'au bois touffu de caroubiers et de vignes sauvages et inspecté chaque coin de terre cultivée, cette centaine de soldats se divisa : les uns retournèrent en arrière en hâte l'arc pointé tout alentour, les autres s'arrêtèrent en sentinelle à un intervalle d'une soixantaine de pas les uns des autres, tout le long de la vallée.

Zacharie demanda dans un souffle : « On va nous voir ? »

« Si tu baisses ta tête, non. Si tu continues à la sortir et à bouger les branches, oui ».

« Mais qui est-ce ? »

« L'avant-garde de la légion je crois. Ou alors une patrouille à la recherche de quelque chose à piller ou d'un déserteur. Il y en a parmi eux, qu'est-ce que tu crois ? des hommes qui ont honte des abominations qu'on leur fait faire ».

Un mercenaire gigantesque donna un signal. Il s'était mis à faire des gestes autoritaires, arrêté au milieu de la route, montrant qu'il était le chef de tout le détachement, et voici qu'apparaît à la sortie du virage à l'orée du bois de jeunes chênes, un long serpent compact d'hommes, les uns torse nu avec seulement autour de la taille un tablier de cuir, les autres des tuniques courtes aux genoux. Presque tous tenaient par le licou une bête de somme : un âne, un mulet ou un chameau. Et les animaux étaient chargés d'une manière invraisemblable d'outils de travail – pelles, pics, tarières – de piquets de différentes longueurs, de sacs de toile, quelques-uns portaient liés sur le dos des niveaux et d'autres des

instruments de mesure, d'autres encore des cordes et des chevilles dans des gros paniers d'osier pendus sur leurs flancs.

La caravane se déroula lentement sur la route et ne semblait plus finir. Et c'est seulement quand le dernier de ses membres fut sorti du bois, au milieu de la vallée, qu'un petit homme à cheval, la tête enveloppée dans un turban et un bâton à la main, se dressa sur ses étriers et du haut de l'arçon poussa un cri prolongé et aigu.

Ce fut imprévu et incroyable. Et les deux judéens, blottis derrière leur buisson sur le flanc de la montagne poussèrent un cri étouffé d'étonnement. Pour un peu Zacharie, qui s'était complètement penché, tombait en bas.

Comme par enchantement tous ces hommes sortirent des paniers, délièrent des dos des ânes et prirent dans leurs mains, des marteaux, des scies, des piquets, des cordes, des bêches et s'éparpillèrent dans les champs. Sans que personne ne donne un ordre, avec frénésie, ils commencèrent avec frénésie à déraciner ici, les arbres à vigoureux coups de piques, là à combler des fossés, plus loin à arracher les broussailles et à les ramasser en un tas, d'un côté à aplanir le terrain, dans un autre endroit à démolir les murets et emporter les pierres. Et tout ça sans bruit.

« Mais qu'est-ce qu'ils font ? » Zacharie était abasourdi.

« Je pense qu'ils sont entrain de préparer l'endroit pour que l'armée qui viendra fasse halte. Les chefs des kittim savent bien qu'ils sont en terre hostile et ils sont prudents comme des renards. Ils vont se retrancher dans un camp ».

Alors que le travail de ces hommes à moitié nus était encore en cours, voici que s'avance un petit groupe de cinq romains. Les deux judéens les reconnurent tout de suite à leurs vêtements et aux instruments qu'ils faisaient porter à leur suite par des esclaves, ils comprirent aussi que ce devaient être ces arpenteurs dont les romains se vantaient tant. Josué, qui en avait eu l'intuition le premier, parce que rabbi Simon lui en avait déjà parlé, chuchota à son compagnon : « Maintenant, ils vont se mettre à mesurer. Ces gens-là, s'ils ne mesurent pas tout, ils sont incapables de faire quoi que ce soit ».

En fait le plus âgé des cinq, donna un coup d'œil alentour, consulta son aide qui, déférent, avait penché la tête vers lui, tendit la main en arrière pour prendre le bâton avec un chiffon rouge au bout qu'un esclave s'était précipité pour le lui tendre. Le bâton en main, il fit quelques pas sur la route, tourna à droite à travers champs, s'arrêta en un endroit que les travailleurs venaient d'aplanir, mesura des yeux s'il était à égale distance des deux versants et d'un air résolu le planta dans la terre.

Ses assistants accoururent immédiatement, déroulèrent des cordelettes et prirent des baguettes dans la botte où elles étaient liées ensemble. A partir du piquet fixé par leur chef, ils commencèrent à faire courir sur le terrain les cordes de mesure dans les quatre directions perpendiculaires. Quand ils avaient déroulé toute une cordelette et l'avaient bien tendue, ils plantaient un piquet, récupéraient la corde et recommençaient.

Bientôt toute une bonne partie de la vallée changea d'aspect et se transforma en un plan de terre battue, plein de piquets. Les plus extérieurs, vus d'en haut, semblaient délimiter un carré d'un peu plus de trois cents pas de côté et ceux de l'intérieur le tracé de quatre routes perpendiculaires entre elles et larges de cinq coudées.

Quand il eut terminé ce travail aussi, le vieil arpenteur donna un ordre et avec tous les autres il commença à s'en aller vers le bosquet. Une foule d'esclaves, arrivés rapidement, se dépêcha de prendre les sacs de toile, de les emporter et de les déposer à intervalles réguliers à l'intérieur du périmètre marqué par les piquets. Ils les délièrent, en tirèrent des tentes de différente grandeur.

« Ils construisent un campement ! Rabbi Simon me l'avait dit qu'ils faisaient comme ça ! Et moi je ne le croyais pas... Comme ils sont nombreux ! » De rage le zélote Josué arracha une branche du buisson et la lança imprudemment au bas de la pente. « Mais c'est de la folie... »

« Mais c'est incroyable ! Et pauvres de nous... » murmura l'ébionite à son tour en secouant la tête.

« Mais pourquoi le Béni n'envoie-t-il pas la foudre pour les réduire en cendre ? »

« Non, c'est parce que nous sommes des pêcheurs. De grands pêcheurs ! On doit mériter l'aide du ciel grâce à notre courage ».

Josué mit la main à son poignard, puis, comme s'il n'avait pas commis lui une imprudence l'instant auparavant, il gronda son compagnon : « tais-toi et retenons bien ce qu'on voit ».

Et ils virent que la première à être montée, et exactement au point central du réseau de piquets, était une grande tente, grande comme un pavillon royal, colorée et toute ornée, exactement comme celle qu'on montait pour le tétrarque quand il participait à une partie de chasse.

« La tente du commandant ! Ce doit être un personnage important... » chuchota Zacharie, « ...Peut-être Titus »

« Mais non ! » s'impatienta Josué. « C'est seulement la tente du légat. Tu peux être sûr que Titus, il n'est pas là. Tout ce luxe, c'est pour impressionner les soldats. Les commandants de légion se donnent des airs de divinité. Ces païens ! S'ils ne faisaient pas ça, comment est-ce qu'ils traîneraient leurs hommes au combat ? »

Le surveillant lança un ordre d'un cri guttural, les esclaves se précipitèrent pour défaire les cordelettes, et mettre dans un certain ordre les pieux, dresser les toiles et monter les tentes avec une habileté qui relevait d'un long entraînement.

Comme par enchantement en rangs parallèles et toutes tournées vers les rues intérieures, s'élevèrent sur la plaine par centaines, comme si elles fleurissaient en sortant de terre, des tentes de couleur grise, toutes semblables entre elles, toutes disposées en un ordre méticuleusement symétrique. Seules

douze tentes, évidemment destinées aux officiers subordonnés les plus importants, avaient un toit rouge.

Autour de la tente du commandant on avait laissé un espace libre assez grand ressemblant à une place.

Il ne s'était pas passé trois heures depuis qu'ils avaient commencé à travailler.

« Mais c'est une ville ! Une vraie ville » dit Zacharie ébahi.

« Attends ! » L'interrompit le zélote, qui maintenant croyait tout ce que lui avait raconté Simon « Maintenant arrive le principal ».

D'un regard incrédule les deux combattants hébreux virent que les esclaves, après avoir monté les tentes, étaient rappelés à grands cris par les ouvriers à la suite de l'armée romaine ; ils se précipitèrent vers les quatre côtés extérieurs du campement. Les uns commencèrent à creuser un fossé et à jeter toute la terre du côté interne pour créer un talus de six pas de haut, les autres à dresser et planter à grands coups de marteau les pieux taillés en pointe que des ânes avaient portés jusque là, pour former une longue palissade.

En rien de temps, tout autour des tentes s'éleva un solide mur de bois d'un peu plus de deux coudées de haut, défendu par un fossé de quatre coudées de large. Au centre de chacun des quatre côtés de la palissade, on avait laissé quatre espaces vides qui devaient servir de portes.

« Une ville ! Une vraie ville ! » s'exclama à nouveau Zacharie.

« C'est vrai. Avec ses rues et sa place » concéda furieux Josué. « Mais nous les vaincrons de toute façon ».

« Avec l'aide de Dieu » le corrigea l'ébionite.

On était seulement au milieu de la matinée. Tout le travail semblait être terminé. Mais le spectacle – les deux judéens avaient l'impression d'assister à un spectacle de tragédie – n'était pas encore fini.

Quand le campement, pour le moment comme irréel, vide et figé au milieu de la vallée, fut complètement terminé, surveillé à l'extérieur seulement par les iduméens armés d'arc et de flèches, ouvriers et esclaves commencèrent à s'en aller vers le bosquet, et voici que du milieu des arbres arrive un son de trompette. Et tout suite après apparaît la légion romaine.

En premier avançaient les troupes légères des auxiliaires et les archers. (« Les kittims envoient toujours en avant leurs mercenaires risquer leur peau les premiers » pensa le zélote.) Puis un groupe assez important de soldats romains soit à pied, soit à cheval, arriva à hauteur de la palissade, tourna moitié d'un côté, moitié de l'autre à l'extérieur pour une ultime inspection. Derrière eux venaient soixante hommes – un par centurie – qu'on reconnaissait grâce à l'enseigne qui les précédait. Et c'est ainsi que les judéens comprirent qu'ils avaient en face d'eux une seule légion, parce que maintenant en Judée, même les pierres piétinées par leurs pieds brutaux savaient qu'une légion était formée de six mille hommes.

Tout de suite après, voici qu'arrivaient démontés en différentes pièces et portés sur les épaules ou traînés avec des cordes par de robustes légionnaires, les hélépotes, les catapultes, les autres instruments de jet et les machines de siège.

Après un bref intervalle de temps, protégés par une forte escorte de cavaliers, voici qu'arrivaient sur des mules et des chameaux les bagages dont la richesse et l'abondance signifiaient qu'ils appartenaient au commandant et à ses officiers.

Derrière, enveloppé dans un manteau rouge éclatant, le cimier à plumes sur la tête, chevauchait le commandant de la légion en personne. Il avançait contraignant de ses rênes à aller au pas le grand cheval noir sur lequel il était monté. Tout autour de lui, marchaient d'un bon pas – qui parut arrogant et menaçant aux deux combattants hébreux – un groupe compact de légionnaires de haute taille et de robuste corpulence, (« autant de Goliath » se dit en lui-même Josué) et un manipule caracolant de cavaliers armés de lances le protégeait.

Du bois, sortit ensuite la cavalerie de la légion, soulevant un grand nuage de poussière, car la saison était très sèche. Derrière eux chevauchait un groupe serré, facilement reconnaissable à leurs amples manteaux, à leurs cuirasses dorées, les commandants des cohortes dans lesquelles était divisée la légion, escortés eux aussi par des cheveu-légers très attentifs qui scrutaient les alentours l'air très sourcilleux...

Voici enfin les enseignes des douze cohortes – les fameux « signa » adorés par ces soldats païens – et au milieu l'aigle doré hissé sur une hampe, symbole arrogant de l'empire et de la puissance des kittim, porté haut par un décurion gigantesque. Précédée par les trompettes, arriva enfin l'infanterie en colonnes sur six rangs dans toute la largeur de la vallée. Ils marchaient rapides, à pas cadencé, sans faire montre de fatigue, chaussures et jambes nues pleines de poussière, à une distance de deux pas l'un de l'autre, surchargés d'une manière invraisemblable.

« Mais ils sont chargés comme des mules ! » observa, stupéfait Zacharie sans les perdre de vue un instant.

« Tais-toi et regarde bien leurs armes ! » lui ordonna Josué, qui se sentait le chef de cette petite expédition « ça peut t'être utile plus tard ».

« Je le fais ! Je suis en train de le faire ! » Se fâcha l'ébionite.

La poitrine protégée par la cuirasse et le casque en tête, les légionnaires portaient au côté gauche une épée, à droite un court poignard, dans une main ils tenaient un javelot, dans l'autre un bouclier oblong ; en outre, fixés à la ceinture, une scie, un petit panier, un piolet, une hache et une chaîne ; sur les épaules un sac qui contenait d'après ce que supposèrent les deux judéens, de la nourriture.

« Si on les attaquait chargés comme ça, on ferait un massacre ».

« Tu te trompes Zacharie ! En un éclair ils se libèrent de toute contrainte s'ils sont attaqués, ils dégainent leur épée et se disposent en formation de combat. Ils manoeuvrent comme s'ils étaient dans une caserne. Oh, ils sont entraînés, féroce­ment entraînés. Je les ai vus faire ça à Hader. Et comment ils nous ont punis ! »

Dès que les légionnaires furent passés – et il en fallut du temps – survinrent en un groupe compact désordonné mais à pas rapide, tous suants et éreintés, leurs esclaves. Ils portaient sur leurs épaules les bagages des soldats et tiraient par la bride des mulets récalcitrants, incroyablement chargés eux aussi – tapis, vaisselle, peaux – que les soldats romains avaient pillés partout en Judée et en Galilée.

On était déjà au-delà de la neuvième heure mais ce n'était pas fini. Maintenant arrivaient les troupes de mercenaires, ni nombreuses ni en rang comme celles des romains, chacun armé et vêtu selon son propre costume national : c'était des sébastins, des iduméens, des arabes. Qui à pied, qui à cheval, qui jambes croisées hissé sur un chameau. Pour les protéger derrière, et éviter la débandade, les suivait une arrière-garde de fantassins libres de tous ces instruments qui alourdisaient les six colonnes de légionnaires.

Derrière eux, par crainte, à une trentaine de pas de distance, fit une apparition inattendue une véritable foule, bigarrée et bruyante, déguenillée ou en robes de luxe, tapageuse et riante, de prostituées, de vivandières et de marchands, de gueux et de miséreux. Les femmes, beaucoup à cheval sur un mulet, se penchaient l'une vers l'autre, riant en robes voyantes et couvertes de colliers. Les vivandières dans des espèces de sacs mal ficelés et soutenus par des sangles mal tendues portaient sur leurs épaules les friandises qu'elles pensaient pouvoir vendre dans le campement. Les marchands en longues tuniques marchaient, enfermés dans leur silence plein de calculs. Les miséreux essayaient de rester derrière cette foule, prenant déjà l'air geignard et implorant qu'ils auraient plus tard pour soutirer quelques restes du repas des légionnaires. Et au milieu d'eux, en retard qui sait pour quel problème, affairés et pêle-mêle, se hâtaient les cuisiniers de la légion, leurs ânes chargés de grosses marmites, de grils et de grands pots de terre.

Au fur et à mesure qu'ils entraient dans le campement, avec une rapidité mécanique, les soldats se dirigeaient vers un groupe de tentes, sachant évidemment à l'avance quel secteur du camp leur avait été assigné. Les chevaux et les autres animaux étaient entravés et attachés en une longue rangée le long de la palissade ; les bagages entassés avec ordre dans le coin droit du camp. En travers des quatre passages on plaça des piquets pour barrer l'entrée et immédiatement les sentinelles commencèrent à aller et venir devant.

Le commandant légat, descendu de cheval, avait enlevé son casque et s'était installé dans une attitude de paternelle attention sur une chaise dorée que deux esclaves s'étaient dépêchés de lui apporter. Et il bavardait et s'informait au milieu de ses officiers, arrivés un à un.

On avait planté l'aigle sur la place, au centre du camp.

Tout le campement prit vie : les soldats se libéraient de tout ce qu'ils avaient porté sur eux pendant la marche, ils s'étiraient, donnaient des ordres aux esclaves, plaisantaient entre eux.

A l'extérieur, la foule hétéroclite qui s'était traînée par milliers derrière les soldats s'appêtait à camper le mieux possible. « Quel ordre ! Quelle discipline ! » chuchota Zacharie après un long silence stupéfait, en s'étirant un peu parce que, à rester recroquevillé comme ça, ses jambes étaient endolories « Je me sens démoralisé. Ils sont si nombreux ! et si nombreux sont ceux qui les suivent ».

« Hé, Zacharie ! Les Philistins aussi étaient nombreux et puissamment armés, comme dit le Livre. Et ils pensaient que Goliath suffirait pour vaincre. Et au contraire le petit David ».

« C'est sûr...c'est sûr » concéda l'ébionite peu convaincu. « Mais toi, qu'est-ce que tu as appris de tout ce spectacle ? »

« Beaucoup de choses. Mais pas toutes celles que je voudrais savoir » répondit Josué soucieux.

« Et qu'est-ce que tu aimerais savoir encore ? C'est une seule légion. Et ils vont vers Hébron. Maintenant c'est évident. Ils sont armés jusqu'aux dents. Et disciplinés. Difficiles à surprendre ».

« Mais nous ne savons pas ce qu'ils ont dans la tête ces soldats. S'ils sont sûrs de la victoire. S'ils font confiance à leurs commandants. Si les mercenaires sont fiables, comme ils le soutiennent. Tu sais, c'est toutes ces choses qu'il serait intéressant de savoir, au cas où on voudrait les attaquer ».

« Et comment faire ? »

« On fait comme ceux qui attendent dehors. On entre avec eux et on fait semblant d'être des mendiants ou des marchands... » il resta un instant absorbé dans ses pensées, « c'est mieux un marchand. Je sais mieux le faire ».

« Mais tu es fou ? »

« Mais non ! Maintenant on va se reposer un peu là-haut dans le bois. Demain je redescends par le sentier ici à côté et toi, tu m'attends quelque part. Je vais me promener un peu dans le campement ».

« Et s'ils partent demain matin ? »

« Mais non ! Ils vont s'arrêter au moins un jour. Ils vont envoyer les éclaireurs faire un tour, ils vont parler avec les espions qu'ils ont partout et puis ils feront une autre étape ».

« Peut-être bien. Mais j'ai tellement peur de ne plus te revoir ».

Josué éclata d'un rire un peu trop fort. Si fort que les deux hommes eurent l'impression qu'un soldat de garde avait levé les yeux pour scruter la montagne de leur côté.